

OBJECTIF FISAHARA
FRANÇAIS



Introduction

Festival de Cinéma et Droits de l'Homme de Donostia – San Sebastián

Le Festival International de Cinéma du Sahara (FISahara), né en 2002, est une initiative personnelle impulsée par le Président de la Coordination Étatique des Associations solidaires avec le Sahara (CEAS) qui, sans aucun doute, a su provoquer un courant d'enthousiasme et d'adhésion parmi les différents acteurs du Cinéma Espagnol.

Huit éditions ont déjà eu lieu dans les camps de réfugiés de Tindouf, dans le désert Algérien, auxquelles ont progressivement adhéré des personnalités, des entités et des festivals du monde du cinéma et de la culture au niveau international.

Dès le début, la ville de San Sebastián a soutenu cette initiative. Ainsi, le Festival International de Cinéma de San Sebastián (Zinemaldi) exprimait en 2008 son soutien au FISahara, soulignant ses efforts pour encourager la création et la diffusion du cinéma fait par des réalisateurs du Maghreb, réalisateurs des pays africains de langue portugaise et d'autres pays arabes en voie de développement. Le Festival International de San Sebastián a exprimé son soutien au premier et seul festival au monde qui a lieu dans un camp de réfugiés et qui contribue, de manière significative, à la création d'une plateforme culturelle pour le peuple sahraoui dans des conditions d'organisation difficiles.

San Sebastián, Capitale Européenne de la Culture 2016, organise déjà depuis neuf ans, le Festival International de Cinéma et de Droits de l'Homme, dont le but est d'offrir et de provoquer une vision critique, solidaire, revendicative et plurielle sur les grands enjeux, les lacunes et les souhaits de l'humanité dans la défense et la promotion des droits de l'homme, la coexistence libre et pacifique, la culture de la paix et l'éducation dans les valeurs démocratiques. Ce Festival est le seul en Espagne qui appartient au Réseau International de Festivals de Cinéma et Droits de l'Homme, Human Rights Film Network, une association qui réunit les festivals de droits de l'homme les plus importants du monde.

Notre ville, San Sebastián, jumelée depuis 1988 avec Bojador (République Démocratique Arabe), a voulu réaffirmer son engagement de solidarité avec le Peuple Sahraoui en signant un nouveau «Protocole de Jumelage et de



Partenariat» entre le Festival de Cinéma et Droits de l'Homme de Donostia - San Sebastián et le FISahara. Cette mesure vise, d'abord, à développer des initiatives pour renforcer la connaissance mutuelle et promouvoir l'excellence des deux festivals. D'autre part, elle vise à impulser et à soutenir davantage la juste cause du Peuple Sahraoui. L'objectif est également de dénoncer auprès des organismes d'État et internationaux les responsabilités à assumer et les causes qui ont conduit à une situation que la population sahraouie dans son ensemble subit depuis plus de 35 ans.

Ce livre, qui a bénéficié du patronage de Kutxa, de la collaboration de Masasam. Espaces de Création et du soutien de l'Association des Amis du Sahara de Donostia, a pour but de rapprocher le monde du cinéma et celui de la culture et des droits de l'homme, autour d'un événement singulier, dans un domaine insolite et dans le contexte d'une injustice manifeste.

Les pages suivantes présentent, à l'aide de textes et d'images, les sensations, les impressions et l'expression de ceux qui, par leur présence ou leur soutien, ont décidé de participer à cette expérience, montrant ainsi que le cinéma peut et doit rester non seulement un instrument de divertissement et une source riche de culture favorisant une meilleure compréhension entre les peuples mais aussi une plate-forme pour dénoncer les injustices qui aujourd'hui encore, au XXIème siècle, demeurent impunies.

FISahara

Juan Karlos Izagirre Hortelano

Maire de Donostia – San Sebastián

À partir du moment où une image, une histoire, une mélodie ou une chanson sont capables de provoquer chez-nous la rage, la peine, la joie, l'amour, la haine, la solidarité, la justice ou toute autre sensation, celles-ci cessent d'être de simples passe-temps pour devenir quelque chose d'autre. Parfois ces images, ces histoires ou ces mélodies viennent ensemble et réunissent leurs différents formats et styles pour donner lieu à un film qui, vu en communauté, provoque une communion et crée quelque chose de spécial, difficile à expliquer, mais réel.

En suivant ce fil conducteur, celui de créer quelque chose de spécial, avec des sensations parfois inexplicables, naissait le Festival International de Cinéma de Donostia, notre Zinemaldia, l'un des plus importants centres de la cinéphilie mondiale, qui se vérifie à chacune de ses éditions. Reflet des différentes réalités historiques mondiales qui vont du glamour hollywoodien au moins conventionnel — mais pas pour autant moins attractif — cinéma européen, en passant par les propositions alternatives de cultures et d'origines plus lointaines, toujours intéressantes, dans les différents formats que le cinéma nous offre.

Il s'agit d'un festival ouvert et cette ouverture représente une différence par rapport à d'autres festivals de sa catégorie qui a permis pour lui d'être le refuge et le levier de l'une des expériences cinéphiliques les plus novatrices au niveau mondial : le FISahara, le seul festival international de cinéma du monde qui est né et qui se tient dans un camp de réfugiés. Mais, le plus significatif de ce festival est qu'il est quelque chose de plus qu'un simple festival de cinéma. Il représente le cri et le poing en l'air d'un peuple qui, depuis la Hamada algérienne, l'endroit le plus aride et extrême du désert du Sahara, nous rappelle l'injustice dont sont responsables les royaumes d'Espagne et du Maroc, et qui contraint 200.000 sahraouis à mal vivre dans ce lieu rocailleux et inhospitalier depuis 1975.

De la même manière, et dans le but d'offrir et de provoquer une vision critique, solidaire, revendicative et plurielle sur les grands enjeux et les carences de l'humanité, naissait il y a neuf ans le Festival de Cinéma et Droits de l'Homme de Donostia – San Sebastián.

Un Festival qui, l'année dernière, précisément dans le cadre du Zinemaldi, a formalisé son jumelage avec le FISahara, convaincu du fait qu'un travail en

commun durable et engagé, approfondira les relations d'amitié déjà existantes et représentera une contribution importante pour dénoncer internationalement la situation du peuple sahraoui.

J'ai eu le privilège de connaître sur le terrain même, depuis le sable du désert, la réalité du festival sahraoui et je peux affirmer que, dans ce cas-ci, le cinéma, le FISahara, est une autre arme dont le peuple sahraoui dispose pour montrer au monde l'injustice de sa situation. Pendant quelques jours, la lumière de la lune du désert est accompagnée d'une autre lumière, celle du celluloïd qui nous permet de jouir du cinéma, avec le sable comme tapis de luxe et les étoiles comme plafond pour la salle la plus spectaculaire que l'on puisse imaginer.

Des jours pendant lesquels entre des chèvres, des chameaux, des enfants aux pieds nus, les turbans des hommes et les melfas colorées des femmes, des étoiles fugaces accompagnent les réfugiés ; ce sont les étoiles de cinéma qui, dépourvues de l'entourage d'idoles qui habituellement les accompagne et avec des journalistes, directeurs, chanteurs, techniciens et autre personnel d'appui « descendent dans le sable » et supportent l'écrasante chaleur du midi, les froides températures nocturnes et l'occasionnelle visite du Sirocco pour s'unir à ce cri et à ce poing en l'air.

Le FISahara est quelque chose de plus que quelques jours imprégnés de la magie du cinéma dans les camps de Tindouf. En plus de l'événement en lui-même, de la projection de films tous les soirs en plein air et pour toute la population, la monotonie du quotidien est brisée avec la création d'ateliers de cinéma qui ont été le germe d'écoles de cinéma et d'image, avec des expositions liées au celluloïd ou à la réalité sahraouie, avec des conférences, des rencontres, des expériences...dans un contexte correspondant à nos images que nous avons de l'hospitalité des gens autour du thé, des conversations et des danses, dans un climat de bonne humeur. En définitive, s'il s'agit d'une source de richesse pour les sahraouis et de fraternisation avec les autres cultures, c'est surtout une opportunité d'enrichissement pour nous, qui allons à leur rencontre.

Euskal Herria, le Pays Basque et Donostia, notre ville, sont des compagnons et des complices du peuple sahraoui ; ils sont jumelés officiellement mais les peuples, chacun dans leur contexte, connaissent ce que l'on ressent quand le puissant ne permet pas de décider de son avenir. C'est la raison pour laquelle cette ville va continuer à crier et à lever le poing avec eux, en dénonçant l'injustice depuis toutes les plateformes possibles, mettant à disposition du FISahara nos Zinemaldiak (nos Festivals de Cinéma) pour que ceux-ci soient la caisse de résonance de ce cri et l'image de ce poing en l'air.

J'ai toujours trouvé qu'il est très difficile d'exprimer les sensations par les paroles

et les images mais je crois que ce livre a réussi à le faire. Pour moi il y a une sensation qui prime sur les autres : celle de la solidarité ; une solidarité qui se raréfie dans un monde de plus en plus mondialisé qui, à chaque fois est un peu moins monde. Une voie, celle de la solidarité, trop souvent désertée, mais qui est là pour prouver que la justice n'est pas une utopie mais tout simplement la justice ; une voie encore traversée et pavée par les mouvements en faveur de la cause sahraoui, par les sahraouis eux-mêmes et par tous ceux qui soutiennent la lutte en faveur de la libération de tant de peuples du monde entier.

Le FISahara, tous ceux qui le rendent possible et le cinéma parcourent aussi cette voie en apportant la lumière du celluloïd qui transforme la magie du cinéma en réalité. Une réalité qui nous permet à beaucoup d'entre nous d'être moins aveugles et d'apercevoir la réalité de la justice recherchée par tout un peuple depuis plus de 35 ans.

Eskerrik asko FISahara sucra

Le cinéma comme un argument solidaire

Carlos Ruiz González

Directeur des Affaires Sociales et de Communication de Kutxa

L'utopie d'un monde solidaire, sans distances ni obstacles, s'écroule lorsque nous devenons conscients de situations telles que celle du Sahara occidental et des camps de Tindouf.

Si l'on peut partager autre chose que ce qui répond aux besoins de la vie quotidienne c'est la capacité à rêver. Et, pour cela, rien de mieux que le cinéma. Nous le partageons en plus comme un exemple d'inquiétude culturelle, si l'on peut décrire de la sorte, des événements tels que notre Zinemaldia, qui a déjà près de soixante ans, et le jeune FISahara. Le cinéma tisse un fil qui met en communication l'immense territoire du désert du Sahara avec la petite et verte Gipuzkoa.

Kutxa cherche à renforcer ce fil de communication parce que nous reconnaissons chez ceux qui encouragent, travaillent et rendent possible le



FISahara le souhaite de transmettre au peuple sahraoui un désir de liberté, de justice et, fondamentalement, d'avenir. Nous savons que sa capacité d'amplification a encore un pouvoir très limité, mais nous croyons qu'il est appelé à grandir. Et même plus: Kutxa voit dans le FISahara un témoignage de l'espérance, là oui, sans limites.

Kutxa est solidaire ; depuis plus d'un siècle, dans son territoire d'origine, la province de Gipuzkoa, avec une intensité croissante. Nous croyons que le progrès d'une société doit se mesurer en fonction du niveau de protection, de solidarité et d'aide aux autres. Il se mesure aussi en fonction des possibilités de développement fournies aux citoyens les plus démunis de notre communauté. Nous agissons sur notre territoire, avec un esprit ouvert: pour qu'aucun conflit, aucune tragédie nous soit étrangère, et apportons notre contribution pour les surmonter ; conscients toutefois de nos limites, aujourd'hui plus évidentes que jamais dans le contexte de la crise économique et financière actuelle.

Nous nous efforçons à réunir des fonds pour que des initiatives comme le FISahara trouvent leur pleine puissance à exprimer les revendications justes d'un peuple et soutenir l'espoir de ces hommes et ces femmes qui doit demeurer intact.

Ce n'est pas paradoxal : nous sommes convaincus que si FISahara et ce qu'il représente fonctionnent bien, il contribuera à faire de Gipuzkoa un territoire plus coopératif et solidaire. Il n'y a que la solidarité qui peut nous rendre meilleurs.

Avec mes meilleurs vœux, affection et gratitude à Nina, Shelek, Khadija, Omar, Selkie, Lehbib, Demba, ... et le reste de mes « autres » à Tindouf.

MURS

Eduardo Galeano

Le mur de Berlin faisait l'actualité chaque jour. Du matin au soir, nous lisions, regardions, écoutions : le Mur de la Honte, le Mur de l'Infamie, le Rideau de Fer ...

Enfin, ce mur, qui méritait tomber, est tombé. Mais d'autres murs ont émergé, continuent d'émerger dans le monde, et bien qu'ils soient beaucoup plus grands que celui de Berlin, on n'en parle pas ou peu.

On parle peu du mur que les Etats-Unis sont en train de bâtir à la frontière mexicaine, et on parle peu des grillages de Ceuta et Melilla.

On ne parle presque pas du Mur en Cisjordanie, qui perpétue l'occupation israélienne des terres palestiniennes et qui, d'ici peu, deviendra quinze fois plus long que le Mur de Berlin.

Et on ne dit rien, rien du tout, sur le Mur du Maroc, qui depuis vingt ans perpétue l'occupation marocaine du Sahara Occidental. Ce mur, miné de bout en bout et de bout en bout gardé par des milliers de soldats, est soixante fois plus grand que le mur de Berlin.

Comment se fait-il qu'il y ait des murs qui font autant de bruit et d'autres qui sont tellement silencieux? Faut-il chercher la réponse dans les murs de l'incommunication que les grands médias construisent chaque jour?

Murs I

En Juillet 2004, la Cour Internationale de Justice de La Haye a statué que le Mur de Cisjordanie violait le droit international et a ordonné de le démolir. Jusqu'à présent, Israël n'a rien entendu.

En Octobre 1975, le même tribunal avait statué: «Aucun lien territorial de souveraineté entre le Sahara Occidental et le Maroc n'est établi.» Ce serait trop peu de dire que le Maroc y est resté sourd. C'était pire : le lendemain de cette décision, le Maroc a déclenché l'invasion, la nommée *Marche Verte*, et peu après a mis à feu et à sang ces vastes terres et en a expulsé la majorité de la population. Et il est toujours là.

Murs II

Mille et une résolutions des Nations Unies ont confirmé le droit à l'autodétermination du peuple sahraoui.

Quelle a été l'utilité de ces résolutions ? Il était question de faire un plébiscite pour que la population puisse décider de son sort. Pour s'assurer la victoire, le roi du Maroc a rempli de marocains le territoire envahi. Mais bientôt, même les marocains ont été indignes de sa confiance. Le roi, qui avait dit 'oui', a ensuite dit 'qui sait' et, finalement, il a dit 'non'. Et maintenant son fils, l'héritier du trône, dit 'non' lui aussi. Le refus équivaut à un aveu. En niant le droit de vote, le Maroc avoue qu'il a volé un pays.

Va-t-on continuer à l'accepter comme si de rien n'était ? Accepterons-nous que dans la démocratie universelle, les ressortissants ne disposent que du droit d'obéissance ?

À quoi ont servi les mille et une résolutions des Nations Unies contre l'occupation israélienne des territoires palestiniens ? Que dire des mille et une résolutions contre le blocus de Cuba ?

Le vieux proverbe dit:

- L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

Murs III

Le patriotisme est, aujourd'hui, le privilège des nations dominantes.

Lorsqu'il est pratiqué par les nations dominées, le patriotisme est suspect de populisme ou de terrorisme ou, tout simplement, il ne mérite aucune attention. Les patriotes sahraouis, qui depuis trente ans se battent pour récupérer leur place dans le monde, ont obtenu la reconnaissance diplomatique de quarante-deux pays. Y compris mon pays, l'Uruguay, qui a récemment rejoint la grande majorité des pays latino-américains et africains.

Mais l'Europe, non. Aucun pays européen n'a reconnu la République Sahraouie. L'Espagne, non plus. Ceci est un cas grave d'irresponsabilité, ou peut-être d'amnésie ou, du moins, d'indifférence. Il y a trente ans, le Sahara était une colonie espagnole, et l'Espagne avait l'obligation juridique et morale de faciliter son indépendance.

Quel a été l'héritage de la domination impériale ? Au bout d'un siècle, combien d'universitaires ont été formés ? Au total, trois : un médecin, un avocat et un expert-comptable. Voilà ce qu'elle a laissé. Et elle a laissé une trahison. L'Espagne a servi sur un plateau ces terres et ces gens pour être dévorées par le Royaume du Maroc.

Depuis lors, le Sahara est la dernière colonie de l'Afrique. On lui a usurpé son indépendance.

Murs IV

Pourquoi les yeux refusent-ils de voir ce qui saute aux yeux ?

Est-ce parce que les sahraouis ont été utilisés comme monnaie d'échange, offerte par les compagnies et par les pays qui achètent au Maroc ce que le Maroc vend même si ça ne lui appartient pas ?

Il y a deux ans, Javier Corcuera interrogeait dans un hôpital de Bagdad une victime du bombardement de l'Irak. Une bombe avait brisé son bras. Et elle, qui avait huit ans et avait subi onze opérations, a déclaré :

-« Si seulement nous n'avions pas de pétrole ! »

Peut-être le peuple du Sahara est coupable parce que dans ses longues côtes se trouve le plus grand trésor de pêche de l'océan Atlantique et parce que sous les immensités de sable, qui semblent si vides, se trouve la plus grande réserve mondiale de phosphates et peut-être qu'il y a aussi du pétrole, du gaz et de l'uranium.

Dans le Coran on pourrait lire, même si elle n'y est pas, cette prophétie :

- *Les ressources naturelles seront la malédiction du peuple.*

Murs V

Les camps de réfugiés, dans le sud de l'Algérie, se trouvent dans le désert le plus désertique. Il s'agit d'un néant immense, entouré de néant, où seulement les rochers poussent. Pourtant, dans cette aridité, et dans les zones libérées, qui ne sont pas beaucoup mieux, les Sahraouis ont été capables de créer la société la plus ouverte et la moins machiste de tout le monde musulman.

Ce miracle des sahraouis, qui sont très pauvres et très peu nombreux, ne s'explique pas seulement par leur volonté têtue d'être libres, un caractère dont ils sont bien pourvus dans ces endroits où tout manque ; il s'explique aussi, en grande partie, par la solidarité internationale .

Et la plupart de l'aide vient des peuples de l'Espagne. Leur énergie solidaire, leur mémoire et leur source de dignité est beaucoup plus puissante que les va-et-vient des gouvernements et les calculs mesquins des entreprises.

Je parle de solidarité, pas de charité. La charité humilie. Il y a un proverbe africain qui dit très justement :

- *La main qui reçoit est toujours sous la main qui donne.*

Murs VI

Les sahraouis attendent. Ils sont condamnés à une peine d'angoisse à perpétuité et de nostalgie perpétuelle. Les camps de réfugiés sont nommés d'après leur villes ôtées, leurs lieux de rencontre perdus, leurs lieux d'origine : El Aaiun, Smara ...

Ils s'appellent *les fils des nuages*, parce qu'ils ont toujours poursuivi la pluie.

Depuis plus de trente ans ils poursuivent aussi la justice qui, dans le monde contemporain, semble plus insaisissable que l'eau dans le désert.

Murs VII



Atteindre le ciel

Premier festival international de cinéma sahraoui (20-23 novembre 2003)

Paul Laverty

Des emballages de serviettes humides, des baskets, une longue liste de médicaments, 50 films en DVD et une torche précieuse, le tout à pression dans un vieux sac à dos. Cette fois-ci, pas de faux nœuds papillons car le Front Polisario avait laissé entendre que smokings et robes longues ne seraient pas nécessaires dans ce premier Festival International de Cinéma Sahraoui. Un festival qui allait avoir lieu dans le camp de réfugiés de Smara, dans le sud-ouest de l'Algérie, juste à la frontière avec le Sahara Occidental.

A l'aéroport de Madrid, un groupe hétéroclite de cinéastes (la plupart espagnols), acteurs, journalistes et coopérants chargeait l'énorme pile de matériels — parmi lesquels 21 longs métrages de fiction, tous en 35mm — qui serait le cœur du festival. Cette équipe hétéroclite était née des efforts du directeur péruvien Javier Corcuera qui, avec cette voix aimable qui le caractérise, est capable de convaincre le diable en personne pour faire un examen de conscience. Mais maintenant Corcuera devait faire face à une tâche plus difficile: convaincre le propriétaire d'une salle de cinéma de nous prêter deux précieux projecteurs qui seraient amenés dans le désert ...

Alors que l'avion commençait sa descente j'ai fini de lire le dernier des articles que j'avais trouvés sur Internet concernant la région. L'espérance de vie ici est de 45 ans pour les hommes et 47 pour les femmes. Alors que le train d'atterrissage se déployait, cet élément devenait de plus en plus évident : d'une certaine manière, imaginer qu'après 45 ans chaque jour de plus est un cadeau inattendu, ça te met les pieds sur terre.

Le voyage vers le camp de réfugiés de Smara a démarré de bon pied. Le convoi était composé de bus et de véhicules 4x4. Notre chauffeur était ravi des attentions qui lui étaient prodiguées par les deux actrices assises à côté de lui: Laia Marull et Candela Peña. Marull, précisément, venait de remporter le Coquillage d'Argent de la meilleure actrice pour « Ne dis rien » (Te doy mis ojos) au Festival de Cinéma de San Sebastián. Nous quittons la route goudronnée et entrons dans le sable. À ce stade, le pilote faisait jouer une musique tonitruante et nous doublions des autobus et des camions dans une course folle, tandis qu'à l'arrière du véhicule nous tous sautions comme des possédés, entre des rires et des cris.

Quand nous sommes arrivés il faisait déjà nuit. On ne voyait pas une seule lumière dans ce peuplement qui rassemblait plus de 40.000 personnes. Avec l'aide d'une torche, on nous a conduits à la hâte jusqu'une enceinte murée en pisé, et c'est ici que le chaos a commencé. A première vue, il peut paraître simple de diviser en groupes de 5 à 250 personnes et ensuite attribuer chaque groupe à une famille sahraouie. Faux. Mais la vérité est que cela n'a pas eu d'importance et celle-ci s'est révélée une expérience biblique : les chèvres bêlaient, les enfants fourmillaient partout, tandis que les femmes, couvertes par leurs voiles multicolores, aboyaient des ordres à gauche et à droite ... Tout ceci sous le regard silencieux d'une figure bédouine, grande et svelte, comme une tour haute et imperturbable, qui se tenait à l'entrée.

Un garçon d'environ 9 ans a pris ma main fermement et tous (un écossais, un anglais, un basque et deux péruviens) l'avons suivi dans l'obscurité, pendant qu'il esquivait habilement les trous qu'ils creusent pour en extraire le sable avec lequel ils fabriquent leurs briques en pisé. Comment t'appelles-tu? Mohammed. Un autre garçon a attrapé la main de Joss, le photographe. Comment t'appelles-tu? Mohammed. Presque tous les enfants parlent un espagnol acceptable. (La température dans les camps peut atteindre 55 étouffants degrés en été. L'organisation espagnole « Amis du Peuple Sahraoui », qui travaille en étroite collaboration avec le Front Polisario, fait rentrer en Espagne pendant les mois les plus chauds de l'été des centaines d'enfants d'entre 7 et 12 ans qui sont hébergés par des familles bénévoles pour les aider à se « rafraîchir »).

Les enfants papotaient, riaient et posaient sans cesse des questions, jusqu'à ce que nous soyons finalement arrivés dans « notre » famille : deux tentes et deux constructions en pisé, simples et d'apparence fragile. Deux personnes nous attendaient : le père, Tiyyb (60 ans), un homme beau et élégant de deux mètres de haut, et son épouse Lamat Ali qui, immédiatement, nous ont fait sentir comme chez nous. Ils ne parlaient pas l'espagnol, mais leurs yeux étaient chaleureux et accueillants. La grand-mère de 90 ans (la seule personne âgée que j'ai vue) a fait son entrée triomphale peu de temps après. Mais, pendant ce temps-là, un bébé de 5 mois, Sainabo, monopolisait toute l'attention. Par des gestes, et grâce aux enfants qui étaient nos intermédiaires, nous avons enfin compris où nous allions dormir : tous ensemble, sur des matelas dans la tente qui était dehors. Après cela, Mohammed et Mohammed nous ont conduits de nouveau vers le centre du camp, où devait avoir lieu la réception du Festival.

Beaucoup d'habitants de cette colonie n'avaient jamais vu un film sur un grand écran de leur vie. Quelques tentes avaient des postes de télévision alimentés par une batterie de voiture, batterie, à son tour, reliée à un petit panneau solaire. Ce panneau alimentait également la seule lumière qui existait dans chacune des tentes, même si celle-ci passait complètement inaperçue de l'extérieur. Le camp

avait quelques bâtiments solides qui devaient être utilisés pour les rencontres. A l'intérieur de la plus grande salle ils avaient mis en place un écran devant lequel entre 500 et 700 spectateurs pouvaient s'asseoir. Ensuite, à l'extérieur et sous les étoiles, était « l'écran du désert », d'environ 8 mètres de haut par 13 de large. Derrière, à environ 35 mètres, une petite guérite pour le projectionniste avait été construite.

Ce long rayon de lumière avait quelque chose de magique même si, souvent, la lumière était déformée par les phares des jeeps, qui jetaient sur l'écran de longues ombres avec un turban qui se mêlait au film. On montrait « Le Peuple Migrateur », un documentaire sur les oiseaux migrateurs. Grâce à un système de caméras hautement sophistiqué, un groupe d'oiseaux était suivi pendant qu'ils traversaient à pleine vitesse des rivières, des mers et l'océan Austral. Au bout de 40 minutes j'ai eu le sentiment de capturer quelques signes de mécontentement; assez de plumes ! Quand est-ce que l'histoire allait-elle commencer?

En fin d'après-midi un grand groupe de 1.500 enfants a essayé d'entrer dans la salle pour voir une comédie. Ils ont été très en colère quand ils ont vu qu'il n'y avait pas de place pour tous, mais on a réussi à organiser une seconde séance et vite ils se sont calmés.

Tous les films avaient été sélectionnés par des représentants des sahraouis. Il y avait des dessins animés pour les enfants, des comédies légères, des documentaires et des drames sociaux d'un contenu plus dur... Certains offraient l'image d'une Europe de richesse et d'exotisme, comme si tout le monde ici était un professionnel bien situé, tandis que d'autres exploraient des contradictions fortement enracinées. Julio Medem avait apporté son documentaire « La Pelote basque », donnant la voix à tout un éventail de personnes qui réfléchissaient sur le conflit basque et qui avait provoqué la colère du gouvernement espagnol. Chus Gutiérrez avait envoyé « Poniente », une histoire basée sur la vie des immigrants, principalement des Marocains, qui vivent dans des bidonvilles dans le sud de l'Espagne pendant qu'ils travaillent dans les serres où sont cultivés une grande partie des fruits et des légumes consommés en Europe. On avait également réussi à faire venir les seuls trois films qui ont été réalisés sur les Sahraouis. La projection du soir, à 2h du matin, a été pour « El Otro Lado de la Cama » (L'Autre Côté du lit), une comédie piquante qui a provoqué de vives controverses parmi les spectateurs les plus âgés lorsqu'on a vu apparaître les premiers seins nus. Mais, comme prévu, leurs protestations se sont transformées en une vraie bataille pour que le lendemain le film soit projeté de nouveau à l'intérieur de la salle. (Rubio, un vieil activiste du Polisario, a conseillé aux organisateurs que, s'ils craignaient qu'un film n'attire pas suffisamment de spectateurs, il suffirait de mettre un couple de policiers à l'entrée du cinéma : la transformation en « overbooking » serait magique).

Après cette première soirée du Festival nous sommes rentrés à la maison, toujours incapables de nous repérer dans l'obscurité, accompagnés de Mohammed et Mohammed. Nous avons été reçus par Tiyyb et Lamat qui, tard dans la nuit, conversaient et buvaient du thé avec des amis.

Trois heures plus tard, dans l'obscurité et au milieu du concert de ronflements et de reniflements, commençait l'inévitable procession conséquence de tout le thé bu. Il y avait au moins deux bébés qui allaitaient quand mon tour de sortir est arrivé mais, d'abord, je devais surmonter les obstacles, certains en chair et en os, entre mon petit carré et la sortie. Mort de trouille à l'idée d'écraser un enfant, j'ai frayé mon chemin à travers les corps de toutes tailles. Alors j'ai découvert Sainabo, blotti contre sa mère. Et je me suis senti très mal quand j'ai réalisé qu'on nous avait donné les meilleurs matelas.

Le ciel du désert m'a coupé le souffle. La Voie Lactée était éblouissante : elle était là, devant moi, avec toute sa beauté, sans aucune lumière terrestre qui puisse voler son intensité. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser que tous nos efforts pour entraîner un projecteur et quelques rouleaux de film étaient insignifiants, presque dérisoires, par rapport à une telle grandeur. Les étoiles filantes traversaient inlassablement l'écran miraculeux.

Dans la matinée, nous nous sommes tous regroupés autour d'un délicieux petit déjeuner. Nous avons été rejoints par un parent qui avait étudié à Cuba pendant 10 ans et qui pouvait agir comme traducteur. Tout d'un coup, dans cette tente où nous étions, nous avons eu un aperçu de l'histoire récente sahraoui : la mère, Lamat, avait vécu dans une vraie maison dans un village du Sahara occidental qui, avant 1976, était une colonie espagnole. Tiyyb avait rejoint le Front Polisario, fondé en 1973, et avait combattu contre les Espagnols pour défendre l'indépendance de son peuple. En 1975, la Cour Internationale de Justice a déclaré que le peuple du Sahara Occidental avait le droit à l'autodétermination mais, le 6 novembre de cette même année, le roi Hassan II du Maroc a convaincu quelques 350.000 marocains issus des milieux pauvres pour aller traverser la frontière et aller s'installer dans le Sahara Occidental, avec la promesse d'une vie meilleure (très similaire à ce que l'Indonésie a fait au Timor Oriental). Ainsi commença la « Marche Verte » tandis que l'Espagne, qui a fait la sourde oreille devant l'avis de la Cour Internationale, a accepté de céder la partie nord de la colonie au Maroc — tout en conservant des droits de pêche importants et l'accès aux riches gisements de phosphates — et le sud à la Mauritanie, ignorant ainsi complètement les Sahraouis.

Lorsque l'Espagne s'est retirée en 1976, le Front Polisario a déclaré la République Arabe Démocratique Sahraouie, déclenchant la guerre contre le Maroc et la Mauritanie. Lamat, avec tout son peuple, a été contrainte de fuir. Quelques

réfugiés ont été bombardés au napalm pendant leur fuite. Ils ont traversé quelques 600 kms de désert et ils sont arrivés jusqu'en Algérie, pour finir à environ 70 Km au sud de Tindouf, l'emplacement du camp actuel. La plupart des hommes étaient dans l'armée et les femmes, avec les enfants et les personnes âgées, ont dû survivre par leurs propres moyens.

Lamat, entourée de tous ses petits-enfants, décrit d'une voix douce comment était la vie au début. A cette époque-là, elle avait deux bébés et une mère âgée. La première chose qu'ils ont fait a été creuser un puits et, ensuite, organiser un endroit pour dormir, mais ils avaient encore trop peur de rester dans les tentes la nuit, parce que les Marocains pouvaient les bombarder. Avec le temps, plus de femmes et d'enfants sont arrivés. Les premières années ont été terribles et beaucoup sont morts de faim avant la mise en place définitive d'une infrastructure d'aide.

Peu à peu, avec leurs propres mains, ces femmes ont construit le camp. Avant la création des premières écoles, Cuba a offert d'emmener les enfants hors des camps et de les éduquer. En ce temps là, Lamat a appris que son mari avait été capturé (des années plus tard, malade, il a été emmené dans un hôpital d'où il s'est échappé après avoir passé cinq ans en prison). Lamat nous a raconté les réunions longues et tendues au cours desquelles les mères faisaient face à un terrible dilemme : garder les enfants à leurs côtés, à subir les privations du camp, ou les envoyer à l'autre bout de l'océan. Beaucoup ont choisi la seconde solution et des centaines d'enfants sont partis, certains n'avaient pas plus de 9 ans. Ils sont allés à Cuba et ils ne sont pas retournés jusqu'à la fin de leurs études à l'université. (Dans le seul restaurant du camp, j'ai rencontré deux serveurs. Les deux parlaient l'espagnol comme s'ils venaient de La Havane. Raduan, ingénieur en électricité, servait les steaks de chameau tandis que Sas, diplômé en (T.I), servait les boissons. Jorge Perugorria, l'un des acteurs les plus populaires de Cuba et très connu aussi en Espagne, était avec nous. Il est presque tombé sur les fesses, quand il a été approché par un jeune sahraoui qui a commencé à réciter, mot pour mot, le texte de son interprétation la plus célèbre dans le film « Fraise et Chocolat », tourné à La Havane. Un autre groupe de sahraouis est arrivé et l'acteur se tordait de rire en écoutant les blagues de son pays natal).

Vingt-huit ans plus tard, Lamat et ses descendants vivent encore dans le même camp de réfugiés. Malgré leur merveilleuse organisation, qui inclut des écoles qui accueillent certains des enfants scolarisés mieux formés du continent africain, le camp reste dépendant de l'aide étrangère pour survivre. Et la vie ici est dure au maximum. Le ton de sa voix ne laissait aucun doute : Lamat, désespérée, rêve du moment où elle pourra rentrer « chez elle » dans le Sahara Occidental. Il y a eut une lueur d'espoir en 1991, quand un cessez-le feu a été établi sous les auspices de l'ONU. En fait, l'ONU a émis de nombreuses résolutions pour



l'organisation d'un référendum, mais le débat se complique lorsqu'il s'agit de décider qui doit voter. En tout cas, il semble clair que le Maroc — qui torture ses dissidents politiques — n'a aucune intention de respecter les résolutions, sauf si la pression internationale l'oblige à le faire. Pendant ce temps, de l'autre côté d'un mur de 1.500 Km (comme c'est curieux que personne n'ait entendu parler de ce mur qui dépasse en longueur la Grande Muraille de Chine ...), 120.000 soldats marocains montent la garde et plus d'un million de mines antipersonnel divisent le Sahara Occidental en deux parties. Dans l'une, le Maroc jouit de ses droits de pêche, il profite de la grande qualité des phosphates et, récemment, il a autorisé la compagnie pétrolière américaine Kerr McGhee et la française Total à chercher du pétrole. De l'autre côté, environ un quart de million de personnes à qui on a enlevé leurs maisons, vivent depuis 30 ans ligotées dans le désert, oubliées par ceux qui fixent les priorités de la communauté internationale.

Celle-ci est l'une des raisons principales pour organiser ce festival : rappeler au monde qu'ils existent encore. Mais il y avait aussi une autre raison plus simple : à savoir, que ceux qui n'avaient jamais vu un film puissent jouir d'une telle opportunité : partager l'expérience unique d'être assis parmi des milliers de spectateurs, pendant 110 minutes, et laisser voler l'imagination. Leur curiosité était contagieuse. Au cours des trois jours suivants, nous avons montré nos films et partagé des discussions avec eux. Les colloques ont été très variés : parfois brillants et irrévérents, parfois un peu arides et rhétoriques. Mais, en tout cas, il y avait toujours un désir évident de connaître d'autres mondes. J'ai rencontré une fille de 10 ans qui adorait les films mais qui disait qu'elle ne pouvait pas entendre très bien. Au début je n'ai pas compris, parce que les techniciens avaient fait un excellent travail avec le son. Il s'est avéré que la jeune fille, qui devait s'occuper de ses petits frères et sœurs, avait réussi à espionner sur le grand écran à 500 mètres de distance de l'endroit où elle était. Ça m'a vraiment touché. Une autre nuit, un garçon m'a attrapé par la main (je ne pouvais pas m'en débarrasser !) et m'a prié de le faire entrer voir un film parce que le policier l'empêchait d'entrer. Quel âge as-tu ? 16. Quel menteur ! Comment t'appelles-tu ? Mohammed. Il a pris ma main plus fort encore, si possible, et j'ai pu voir le désespoir dans ses yeux. Nous nous frayâmes un passage parmi les gens. Le policier l'a arrêté à nouveau. « Mohammed vient avec moi », j'ai dit, et on a

continué à avancer. L'expression émerveillée sur son visage lorsqu'il s'est assis dans un coin de la salle était quelque chose de vraiment spécial.

Le festival m'a rappelé un autre parmi les effets merveilleux du cinéma: écouter, parler, discuter et voir comment le même matériel peut être interprété de manières tellement différentes. J'ai rencontré un garçon de 14 ans qui, sans que personne ne lui demande, a commencé à parler de « Sweet Sixteen » . Il était dépassé devant la vision d'une mère qui prenait des drogues et qui ne s'occupait pas de ses enfants. Ce garçon, né dans un camp de réfugiés (et qui avait une idée très claire sur son avenir : aller à Cuba pour étudier médecine), faisait de son mieux pour comprendre le sentiment de perte et de manque d'amour qui se produisait dans cet archétype d'une famille écossaise. Comment était-ce possible? demandait-il ... Parallèlement à ces discussions, il y avait une ambiance délicieuse de vacances. Ils nous ont offert de merveilleux repas, ils ont dansé et chanté pour nous et ils nous ont écrasé dans un match de football qu'on a joué dans le terrain de foot le plus grand que je n'aie jamais vu de ma vie.

La présentation de « Sweet Sixteen » , doublée en espagnol, devant quelque 2.000 sahraouis et sous un ciel étoilé, a été une expérience assez surréaliste. Un petit vent s'était levé et une légère pluie de sable tombait sur nous. En plein milieu de la foule je pouvais entrevoir Marta, avec sa torche suspendue sur son ordinateur portable qui, à son tour, était relié à un câble d'environ 15 mètres. Marta et ses collègues avaient passé la nuit à travailler et venaient de terminer de sous-titrer notre film en arabe, juste une demi-heure avant la projection. Elle avait l'ordinateur connecté à la vidéo et, au fur et à mesure qu'elle écoutait les dialogues en espagnol, elle frappait une touche et, si tout allait bien, les traits arabes s'affichaient sur l'écran. Elle a fait cela tout au long de la projection. Ça a été un effort titanesque, un travail non rémunéré qui a exigé des traducteurs des compétences de techniciens informatiques.

Les bêtises qui peuvent te traverser l'esprit à ces moments-là ... Je regardais cet océan de voiles et de visages attentifs et curieux, et je croisais les doigts pour qu'ils n'aient pas traduit le mot que Pinball peint sur le mur 25 minutes après le début du film, « enculé » . Personne n'est parti pendant la projection, et je l'ai pris comme un bon signe. Ensuite ils ont vu un autre film, et seulement quelques uns sont partis. Et ensuite ils ont regardé encore un autre film (trois d'affilée) et cette fois-ci leurs yeux brillaient : « Histoires de la guerre du Sahara » J'essaie d'imaginer ce qu'ils ont ressenti, assis là, en train de regarder leur propre image sur l'écran, dans un camp où je n'avais pas vu un seul miroir. Dans des moments comme celui-là, malgré les exceptions, je suis obligé de me rappeler que le cinéma est un jeu humain de grande richesse et que le partage d'histoires, de valeurs et de vies se produit, malheureusement, seulement dans un sens. Pour cette raison, l'un des éléments clés de ce festival serait d'organiser davantage de

visites sous la forme d'ateliers pour que les jeunes sahraouis puissent apprendre à faire leurs propres courts-métrages et documentaires, et ensuite qui sait quoi d'autre ...

La cérémonie de clôture a surpassé en splendeur celle de Cannes. Tous les participants avons reçu une magnifique « Rose du désert » (une délicate formation de cristaux créée par les tempêtes du désert), délivrée par la Ministre Sahraoui de la Culture, une femme amusante et pleine de vie, qui avait participé à de nombreux débats. La ministre a demandé au groupe local de chanter une chanson pendant que le jury se réunissait pour discuter d'une « mention spéciale ». Cinq minutes plus tard, le jury décernait le prix au meilleur film du premier Festival de Cinéma Sahraoui au film galicien d'animation « La Forêt enchantée ». Après le groupe Sahraoui c'était au tour du chanteur Fermin Muguruza et des 11 membres de son groupe, tous du Pays Basque, qui ont offert une performance triomphale. En question de secondes, tout le monde s'est mis à sauter. Et alors, quelque chose de merveilleux est arrivé. Beaucoup de femmes étaient voilées, mais elles aussi dansaient à une certaine distance de la masse de danseurs où les hommes sahraouis et les visiteurs se mêlaient. Pendant une heure, nous dansions jusqu'à ce que, tout d'un coup, je ne sais pas comment ni quand exactement une conga a commencé à serpenter... devenant de plus en plus longue. Et nous étions tous ensemble : des femmes voilées, des hommes enturbannés, des chauves et des chevelus. Et alors je me suis senti heureux d'être en train de faire des films.

Quand nous sommes partis vers notre tente il était très tard, nous nous sommes perdus, nous sommes même tombés dans l'un des trous creusés dans le sable, jusqu'à ce que, finalement, nous rentrions à 5 heures du matin. On a eu le sentiment d'être des enfants lorsqu'on a vu que Lamat nous attendait à l'extérieur de la tente : « Je voulais juste vérifier que vous étiez bien » .

La publicité donnée à l'événement en Espagne avait été raisonnablement bonne. Les organisateurs avaient mis tous leurs espoirs dans un spot publicitaire d'« intérêt humain » qui devait apparaître à la fin des deux journaux télévisés les plus vus de la télévision publique. Malheureusement, « Copito de nieve » (flocon de neige), un gorille albinos de 40 ans, venait de mourir dans le zoo de Barcelone, et nous sommes restés en dehors de la programmation. Parfois, ces 15 kilomètres d'eau qui séparent l'Afrique de l'Europe paraissent plus longs et plus larges que la Voie Lactée ...

> Pour plus d'informations, consultez: wsc@gn.apc.org

(« Sweet Sixteen » est dirigé par Ken Loach et écrit par Paul Laverty. Il a remporté le prix au meilleur scénario au Festival de Cannes de 2002)

L'écran du désert

Javier Corcuera

Directeur du FISahara

Il y a dix ans, j'ai été invité par des amis sahraouis à aller visiter leurs camps dans le *désert du désert*, comme ils appellent l'endroit où ils vivent depuis plus de trois décennies en exil. Je voyageais avec l'idée de faire un film ; je venais de sortir mon premier long-métrage et je voulais connaître de près cette réalité. Lors de ce voyage, nous avons parlé des possibles histoires à raconter et de mettre le cinéma à la disposition du peuple sahraoui, et c'est lors de ces conversations que j'ai rencontré mon frère Ahmed « le blond », un Sahraoui qui nous accompagne dans cette aventure depuis le début.

En parlant avec Ahmed et d'autres collègues, hommes et femmes, l'idée de faire venir le cinéma dans les camps et de former des cinéastes pour qu'ils puissent raconter leur vie eux-mêmes a été évoquée. Ainsi naissait l'idée de faire un festival de cinéma et une école où les futurs créateurs iraient se former. Cela semblait fou, impossible, mais la caractéristique du peuple sahraoui est de rendre l'impossible réalité ; l'année suivante, nous étions au milieu du désert pour inaugurer le premier festival de cinéma international qui existe au monde dans un camp de réfugiés ainsi que les ateliers qui préfiguraient la naissance de l'école.

Pendant ces huit années de festival nous avons partagé énormément de choses que je voudrais raconter, mais qui ne rentrent pas dans ces lignes : de nombreux réfugiés ont vu un film pour la première fois. On a reçu des acteurs, des réalisateurs, des écrivains et des musiciens qui ont laissé leur cœur dans ce lieu inhospitalier où les frères et les sœurs Sahraouis ont créé un pays plein d'avenir. Je ne pourrai jamais oublier tout ce que nous avons vécu et tout l'amour que nous avons reçu de ce peuple dont le drapeau est la dignité et l'amour pour l'autre. Sur cet écran du désert ils ont vu des histoires qui leur ont ouvert une fenêtre sur le monde ; en même temps, le Festival est devenu un écran pour que le monde puisse connaître et apprendre des sahraouis. Sur l'écran du désert on a déjà commencé à projeter les premiers films de leurs cinéastes et un jour ces films seront projetés devant la mer. Parce que c'est aussi le seul festival au monde dont la vocation est de disparaître, de se déplacer avec son peuple dans un Sahara libre.

Tous avec le sahara

Javier Bardem

En fait, j'avais toujours voulu aller au FISahara, le seul festival de cinéma qui a lieu dans un camp de réfugiés. Enfin, en 2008, j'ai pu assister à ce miracle sous les étoiles ; là bas, au milieu du désert, au milieu du néant, j'ai découvert un peuple qui vit, qui résiste sans abandonner et qui, en plus, se soucie de la culture et du cinéma, un vrai miracle.

J'ai visité Dakhla, siège du FISahara, l'un des camps de réfugiés sahraouis où l'on vit une tragédie humanitaire, où la situation s'aggrave année après année, le processus de paix étant bloqué ; ce qui touche en particulier les plus faibles. Il y a, dans l'ensemble des camps, 200.000 personnes qui étaient espagnoles et qui sont abandonnées dans le désert depuis 35 ans, et vis à vis desquelles notre pays a une responsabilité particulière.

Cependant, c'était impressionnant de voir le niveau d'organisation existant, étant donné que ces gens, les sahraouis, vivent dans la cour arrière de l'enfer. Partout où l'on pense qu'il n'y a pas de signe de vie, on y trouve un pays. Il semble impossible qu'un peuple isolé et oublié ait ce sentiment de respect envers les autres quand, pour beaucoup moins, d'autres seraient devenus fous et auraient commis de nombreuses atrocités.

Peut-être l'expérience la plus frappante et la plus importante, et celle avec laquelle on rentre chez-soi, qui vous touche le cœur, c'est de vivre avec les familles. On entre dans ces maisons, ces Haimas, on partage tout avec eux, et on s'en va épanoui, « chargé » de la relation mutuelle établie, et surtout de la façon dont ils s'offrent et se positionnent. Ils ont également, un très grand respect et une affection importante pour la langue et pour la population civile espagnole. Je crois que c'est le seul peuple qui a une relation à ce niveau de cordialité avec ses colonisateurs.

Ce que l'on constate également c'est l'énorme aide, le soutien constant de la société civile espagnole au peuple sahraoui. C'est la raison pour laquelle, ce qui serait souhaitable c'est que le gouvernement d'un pays dont la société civile fait preuve de tant de dignité, n'oublie pas l'aide humanitaire, d'éducation, de santé et de culture et soit à la hauteur de cette société civile, en donnant au peuple sahraoui rien de plus et rien de moins que ce qui lui appartient : cette terre-là.

Objectif FISahara

Sandra Maunac et Mónica Santos

Masasam. Espaces de création. Commissaires

En mai 2009, le directeur du Festival international du Sahara (FISahara) Javier Corcuera et l'Association des Amis du Peuple Sahraoui de San Sebastián, nous ont suggéré l'idée de créer une exposition photographique dont l'objectif principal était, d'une part, de raconter l'histoire d'un Festival qui, au prix d'un travail acharné et après huit éditions, parvient d'une part à introduire le cinéma dans l'un des endroits les plus reculés de la planète et, d'autre part, à conjurer l'oubli international et médiatique dans lequel vit le peuple sahraoui, après trente cinq ans d'exil dans le sud de l'Algérie.

Ainsi est née « Objectif FISahara », une exposition où l'on tisse des histoires, où des récits se chevauchent et où s'entrecroisent les vies des individus qui persistent à penser que les expressions telles que la photographie, le cinéma ou la parole écrite parviennent encore à refléter et à transformer nos divers cadres de vies.

L'exposition est composée de deux éléments: un texte et des images imprimées sur de grandes bâches. *Murs* d'Eduardo Galeano sert ainsi de fil conducteur à l'exposition, mettant lucidement en évidence la situation d'injustice que vivent ceux qui ont été spoliés de leurs terres et sont contraints de vivre dans des camps de réfugiés. Un texte dont le fond politique se combine avec les images cédées par six photographes: Per Rueda, Sergio Caro, Joss Barratt, Manuel Fernández, Xavier Gil Dalmau et Casper Hedberg, qui racontent leurs propres histoires, attirés par le défi du festival où ils s'étaient rendus sans d'autre but que de documenter cet événement épique.

Ces images nous permettent de sentir le sable, la proximité et la complicité entre ceux qui y vivent et ceux qui y voyagent, la chaleur du soleil, les projections en plein air dans la nuit froide, le faisceau de lumière au milieu du désert noir, la magie qui sort d'un générateur et le fait d'obtenir ce qui apparemment était impossible. Bref, des images qui nous parlent de la capacité d'illuminer les visages avec des émotions, des rires ou des larmes, quelque chose qui reste mystérieuse et essentielle, ce qui indique qu'il y a encore une énigme sacrée au-delà du simple spectacle, quelque chose de commun à nous tous, quelque chose qui nous unit dans l'art, dans ce silence expressif.

Cette exposition qui a vu la lumière pour la première fois en Septembre 2009, dans le cadre du Festival de Cinéma de San Sebastián, exposée dans les salles de Kutxa Boulevard, a voyagé pendant deux ans dans des festivals de cinéma différents, pas seulement en Espagne mais aussi à Cuba. Après ce périple, nous croyons qu'il est temps de trouver un autre moyen de le poursuivre et la voie choisie a été de le transformer en livre. Un livre qui, dans sa matrice, reste le prolongement de cette exposition puisque, d'une part, les toiles quittent la salle pour devenir la jaquette personnalisée de chaque exemplaire et, d'autre part, parce que son élément de base est un dépliant où l'on trouve toutes les photos de l'exposition. Par conséquent, l'idée est que grâce à ce livre, on puisse rester immergé dans les images tout en écoutant et en lisant certains des témoignages des personnes et des entités qui ont été témoins de première main de la magie de ce festival ou qui ont rendu possible que le cinéma parvienne au désert du Sahara, à une population qui rêve et qui se bat toujours avec dignité pour son indépendance.



Édition et production

Association des Amis de la R.A.S.D de Donostia-San Sebastián
Masasam. Espaces de Création

Coordination

Mónica Santos et Sandra Maunac. Masasam. Espaces de création

Textes

Festival de Cinéma et Droits de l'Homme de Donostia - San Sebastián

Juan Karlos Izagirre Hortelano. Maire de Donostia - San Sebastián

Carlos Ruiz González. Directeur des Affaires Sociales de Kutxa

Eduardo Galeano

Paul Laverty

Javier Corcuera. Directeur du Festival International de Cinéma du Sahara

Javier Bardem

Mónica Santos et Sandra Maunac. Masasam. Commissaires de l'exposition Objectif FISahara

Traductions

Département des Droits de l'Homme de la Mairie de Donostia - San Sebastián

(Espagnol - Euskera - Français) / Paul Ruffner (Espagnol - Anglais) / Iciar Bollaín (Anglais - Espagnol)

Conception graphique

Masasam. Espaces de création. Avec la collaboration de Bonus Extra.

Impression

Artes Gráficas. Palermo

Remerciements

À José Taboada Valdés, Président de FISahara et de la Coordination Etatique des Associations Solidaires avec le Sahara (CEAS) et à toute son équipe, sans le dévouement et l'engagement desquels l'organisation de ce miracle dans le désert ne serait pas possible.

À José Luis Paulín qui, tout comme le maire de Donostia-San Sebastián, fait partie de l'équipe de médecins - coopérants qui visitent régulièrement les camps de Tinduf, et qui a participé à la rédaction du texte.

À la Mairie de Donostia qui depuis le début du Fisahara contribue avec son parrainage.

À Kutxa qui depuis toujours collabore pour la diffusion de ce Festival de Cinéma.

Aux photographes Per Rueda, Sergio Caro, Joss Barratt, Manuel Fernández, Xavier Gil Dalmau et Casper Hedberg pour la cession de leurs photographies.

À Eduardo Galeano et Paul Laverty pour leur poésie et lucidité d'expression.

À José Ángel Zuazua pour son énergie et son dévouement à ce projet.

À tous ceux qui ont accueillis l'exposition. À Cuba : L' Ambassade d'Espagne à Cuba et toute son équipe, le Festival du Nouveau Cinéma Latino-américain de la Havane, Festival de Cinéma Pauvre à Gibara, la Fête de Mai à Holguín. En Espagne : Kutxa Boulevards, Donostia – San Sebastián, Festival de Cinéma Africain de Tarifa, Festival de Cinéma D'Alfas del Pi, Alicante.

À Lotura Films, pour son généreux parrainage à la production de l'exposition.

À Alicia Guirao, Blanca Nieto, Alfonso Reverón et Paco Vallejo pour leur créativité.

À Mat Jacob et Manuel Sesma pour leur aide et soutien inconditionnels.

Avec le financement de

